

« Révoltes serviles dans l'Antiquité : L'exemple de la Sicile »

L'ouverture du cycle de conférences « La Forge de l'Histoire » a été réalisée à Mulhouse le jeudi 4 octobre 2018 avec la coopération des étudiants de troisième année de Licence d'histoire et de première année du Master Histoire, Civilisations et Patrimoine de l'Université de Haute-Alsace, ainsi que leurs professeurs Maria Teresa Schettino et Airton Pollini. Cette rencontre s'insère dans le projet pédagogique de ces étudiant(e)s cofinancé par la F.S.E.S.J. (Faculté des Sciences Economiques, Sociales et Juridiques), Novatris et la Société d'Histoire et de Géographie de Mulhouse.

Le programme de la soirée compte deux interventions : une en italien et une autre en français, présentées respectivement par Cesare Zizza, maître de conférence d'histoire grecque à l'Université de Pavie, ainsi que par Antonio Gonzales, professeur d'histoire romaine à l'Université de Franche-Comté. Pour cette première conférence, le thème choisi est celui des « Révoltes serviles dans l'Antiquité : L'exemple de la Sicile ». Se centrant exclusivement sur le cas de la Sicile et du Sud de l'Italie actuelle, les deux interventions couvrent une période chronologique assez large, allant de la période classique de la Grèce antique du Ve siècle avant av. J.-C. à la fin de la République romaine au Ier siècle av. J.-C.. De ce fait, les conférenciers évoquent les caractéristiques de plusieurs personnalités et mettent en parallèle différents événements survenus dans le même contexte spatial, mais à des époques variées.

La soirée débute par la conférence de Cesare Zizza dont le discours en italien fut aimablement traduit par Airton Pollini et Maria Teresa Schettino. À travers son analyse, Cesare Zizza cherche à analyser la révolte menée par Sikèle Doukétios en Sicile au Ve siècle av. J.-C., confrontant le récit de Diodore aux éléments archéologiques et historiques connus. Bien qu'il y ait plusieurs écoles de recherche sur ces événements, il semble que la plupart des spécialistes se soit, jusqu'à présent, concentrés sur la question de l'ethnicité et du conflit entre l'identité sikèle et l'identité grecque en Sicile. Un axe qui, une fois confronté aux sources historiques et à l'analyse réelle du personnage de Doukétios, s'effrite partiellement. Diodore est la seule source écrite concernant cette révolte (bien qu'il soit postérieur aux événements) : il centre pour beaucoup sa description autour de la personnalité de Doukétios, négligeant le contexte syracusain au moment de l'insurrection, ce qui pousse beaucoup de spécialistes à rapprocher le conflit de l'idée de division ethnique de la Sicile au Ve siècle. Pour autant, selon Cesare Zizza il est clairement compliqué d'envisager la guerre menée par Doukétios comme une guerre identitaire, en tout cas en-dehors de sa propagande ou de l'image que lui ont affublée les historiens antiques. Tout d'abord, l'identité est à différencier de l'ethnicité. L'identité est une construction humaine poussée par la soif de l'appartenance à un groupe. L'ethnicité est une construction naturelle qui implique une identité. Selon Cesare Zizza, les Sikèles du Ve siècle av. J.-C. ne sont pas un peuple bien distinct des Grecs peuplant la Sicile, un phénomène d'hybridation entre les deux populations s'étant déjà bien développé au fil des siècles. Les indigènes Sikèles sélectionnent et empruntent de nombreuses caractéristiques aux Grecs qu'ils côtoyaient. Cela se retrouve dans la révolte de Doukétios, ce dernier employant des modèles grecs pour les villes qu'il crée, ou pour ses armées. La question de l'identité sikèle apparaît alors comme floue, elle est en vérité une construction politique et militaire du meneur Doukétios qui cherche à rallier les

populations opposées à l'hégémonie grecque. Le conflit est davantage parti d'une guerre civile, Doukétios et les Sikèles soutenant la cité grecque de Syracuse contre ses voisines. D'autres exemples permettent de nuancer aussi la place de l'identité dans le soulèvement de Doukétios, entre autre, son emploi de troupes grecques et le fait qu'après sa mort en 440 av. J.-C., au retour de son exil, les Sikèles ne se révoltent plus. Pour conclure son analyse, Cesare Zizza précise qu'à l'époque de Doukétios, les divisions ethniques n'ont plus réellement de sens et que le moteur de ce conflit est avant tout politique, lié à l'ambition du chef sikèle.

Antonio Gonzales présente quant à lui une intervention provocatrice : il n'évoque pas les sources directement. À propos des révoltes serviles de Sicile, les sources sont pourtant nombreuses. Joël Schmidt cite une fois Doukétios. On retrouve également des citations de Diodore de Sicile ainsi qu'une reprise du texte de ce dernier. Il donne une version des révoltes de Sicile d'abord traditionaliste, à travers une lecture de Diodore. Le récit linéaire apparaît comme s'il n'avait jamais posé de problèmes. Il y a un processus de dégagement de la vérité. Les auteurs reprennent la tradition et mettent leur grain de sel. Il y a toujours des connaissances au II^{ème} siècle sur les révoltes serviles du IV^{ème} siècle. Spartacus est toujours présent dans les récits, même lors du renouveau historiographique avec Yann le Bohec et son étude approfondie sur les problématiques militaires. Mais Spartacus n'était pas en Sicile. Les deux révoltes en Sicile mobilisent les populations serviles, mais aussi des citoyens pauvres, des petits paysans, qui trouvent une alliance de circonstance avec les esclaves. Il ne s'agit pas d'une lutte contre l'esclavage mais plutôt pour des pillages. Au XIX^{ème} siècle, il y a l'idée de donner des raisons économiques et sociales aux révoltes. Puis l'idée se tourne plus vers des aspects nationalistes et religieux. Les chefs sont des esclaves autoproclamés rois, car ils ont des compétences de commandement, mais aussi des compétences religieuses, voire magiques. La base du pouvoir se fonde sur la magie et la politique. Ces chefs ravagent la Sicile, massacrent les propriétaires et les populations. La révolte pose alors des questions d'ordre politique, culturel, religieux et économique. La Sicile est essentiellement contrôlée par des propriétaires fonciers romains mais l'aristocratie romaine est alors peu investie en Sicile, et se sont plutôt des aristocrates locaux qui y sont présents. Cette aristocratie use de plus en plus de la main d'œuvre d'esclaves. Cette main d'œuvre est durement exploitée. Les esclaves sont enchaînés, et traités comme des animaux. Le contrôle des propriétaires est aléatoire et les excès sont peu jugés. Diodore dresse un tableau dramatique de la Sicile sur le plan des relations sociales. On se demande si le texte de Diodore n'est pas une compilation ultérieure, des apports tardifs, qui attribuent à Diodore le texte. Il pose la question du traitement des esclaves et de la considération humaine qu'il faut avoir. Pour Joël Schmidt, les révoltes proviennent de l'intervention de personnalités esclaves, des conditions des esclaves et du poids foncier sur la Sicile. Le Sénat est présenté comme incrédule. Il pense qu'il y a des troubles, et il ne croit pas à une révolte. On ne reconnaît pas aux esclaves la capacité de se coordonner et de faire face à l'armée romaine. On requalifie ces troubles, qui deviennent des émeutes, puis des révoltes, puis une révolution. Les livres qualifient ces événements comme une révolution. Cette gradation est envisagée par l'historiographie. Schmidt en fait la synthèse. Il y a une grille de lecture : la Révolution Française, puis la Révolution Russe, comme critère d'interprétation des révoltes serviles. La lecture de l'histoire est progressive, mais aussi rétrospective. Le contemporain permet de comprendre les événements. Donc au final, on constate que l'on possède peu d'informations. Le savoir-faire de l'historien permet de créer une histoire possible,

vraisemblable ; une histoire des rapports de forces, qui prennent des formes que les périodes ultérieures vont connaître.

À la suite des deux interventions, les questions qui ont animées le débat ont pour beaucoup portées sur les moyens techniques des révoltes. Ainsi, le débat nous aura apporté des précisions sur la procurement des armes utilisées par les révoltés qui sont pour la plupart volées directement aux Romains. Nous aurons également éclairé le cas des éléments déclencheurs de ces révoltes de grande ampleur qui sont paradoxalement souvent issues de petits événements qui font office d'étincelles dans une société violente où ces populations sont mises sous tension. Sur le même thème, les deux intervenants ont également mis en comparaison les deux révoltes en revenant sur la question de la ségrégation entre les populations révoltées et leurs maîtres, ségrégation peu présente dans le cas de la révolte des Sikèles chez qui il n'était pas rare de voir des mariages mixtes, mais en revanche très marquée dans le cas des révoltes serviles de l'époque romaine. Les esclaves étaient alors perçus comme des étrangers réduits en esclavage parce qu'ennemis de Rome. Par la suite, les débats ont amené à soulever la question d'un potentiel lien entre les deux révoltes. Même si ce genre de questionnement est assez difficile à éclaircir tant l'époque est reculée, Antonio Gonzales a tout de même fait remarquer que certains historiens de l'époque romaine voyaient effectivement un lien de prolongement entre les révoltes serviles de Sicile et le soulèvement de Spartacus. Enfin pour conclure cette séance de débats, nos invités ont fini par s'étendre sur la difficulté pour les historiens de reconstruire le point de vue des vaincus à travers des sources exclusivement grecques ou romaines, à savoir celles des vainqueurs. Question centrale lorsque l'on étudie l'Histoire.

Corentin PELLEGRINI, Loïc BILGER et Matis DEFAUX (L3).